

(Coupure de presse)

**Georg Khalkis
vient de mourir d'une embolie
à l'âge de 67 ans**

*L'antiquaire et collectionneur universellement
connu avait été, il y a trois ans, frappé de cécité.*

Georg Khalkis, l'éminent antiquaire, amateur d'art et collectionneur de cette ville, fondateur des Galeries Khalkis et l'un des derniers survivants de la vieille famille des Khalkis de New York, est décédé d'une embolie, à l'âge de soixante-sept ans, samedi matin, dans la bibliothèque de son hôtel particulier.

La mort fut soudaine, bien que Mr Khalkis gardât la chambre depuis plusieurs années, atteint qu'il était d'une maladie organique qui, de l'avis du Dr Duncan Frost, son médecin traitant, avait provoqué la cécité.

Toute sa vie le défunt a vécu à New York City et c'est grâce à lui que les États-Unis ont acquis quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre artistiques qui se trouvent actuellement dans les musées, les collections de ses clients et dans ses propres galeries de la Cinquième Avenue.

Il laisse derrière lui sa sœur unique, Delphina, dont le mari, Gilbert Sloane, est administrateur des Galeries Khalkis ; Alan Cheney, fils de Mrs Sloane

du premier lit, et Demetrios Khalkis, un cousin. Tous résident au domicile du défunt, 11, 54^e Rue Est, New York City.

La levée du corps et l'inhumation auront lieu mardi 5 octobre, dans la plus stricte intimité, conformément au désir souvent exprimé par le défunt.

PREMIÈRE PARTIE

1

L'affaire Khalkis débuta sur une note lugubre, par la mort d'un vieillard. Cette mort se déroula comme une mélodie en contrepoint, à travers toute la complexité des mesures de la marche funèbre qui suivit, et qui s'amplifia, dans un sinistre crescendo, pour se terminer en un chant macabre dont les échos tintaient encore aux oreilles de New York longtemps après que la dernière note se fut éteinte.

Il va sans dire que personne, et Ellery Queen moins que toute autre, ne soupçonna que la mort de Georg Khalkis, due à une embolie, n'était que la première mesure d'une symphonie criminelle.

Et même, il est vraisemblable qu'Ellery Queen n'aurait jamais appris ce décès, si le fait n'avait été imposé à son attention, trois jours après que la dépouille mortelle du vieil aveugle eut été déposée, avec tout le décorum convenable, à l'endroit qui devait être, comme chacun était en droit de le penser, celui de son dernier repos.

Les journaux, qu'Ellery ne lisait jamais, omirent de souligner l'étrange emplacement de la tombe du défunt. C'était pourtant une des plus curieuses survivances du vieux New York. La vétuste maison de

pierre brune de Khalkis, au 11, 54^e Rue Est, était voisine de la vieille église, dont la façade donne sur la Cinquième Avenue et qui occupe la moitié du terrain situé entre la Cinquième Avenue et Madison, bordé au nord par la 55^e Rue et au sud par la 54^e.

Entre la maison de Khalkis et l'église se trouve l'un des plus anciens cimetières privés de la ville. C'est là qu'avait été enterré le défunt, les membres de la famille Khalkis, paroissiens de cette église depuis plus de deux cents ans, n'étant pas touchés par l'arrêté du Service d'hygiène qui interdit les sépultures dans le centre de la cité. Les Khalkis possédaient, par concession à perpétuité, un des caveaux souterrains de ce cimetière, caveaux invisibles aux yeux des passants, puisque aucune dalle funéraire n'était apparente sur le sol recouvert de gazon.

Les funérailles se déroulèrent dans le calme, sans larmes et dans l'intimité. Le défunt, embaumé et revêtu d'un habit de soirée, fut couché dans un grand cercueil de vernis noir et placé dans la chapelle ardente qui occupait le salon du rez-de-chaussée. Le service funèbre fut célébré par le révérend John Henry Elder, pasteur de l'église voisine, et, sauf Mrs Simms, la femme de charge du défunt, qui s'avisa de se trouver mal, il n'y eut pas de manifestation spectaculaire.

Pourtant, comme le fit remarquer plus tard Joan Brett, il y avait « quelque chose dans l'air ». Ce qui avait provoqué cette tension, elle ne pouvait ou ne voulait le dire. Bien au contraire, tout semblait devoir se passer le mieux du monde, avec juste ce qu'il fallait de chagrin discret, sans ostentation.

Lorsque le service, très simple, fut terminé, les membres de la famille, les quelques amis et employés présents défilèrent devant le cercueil pour rendre un

dernier hommage au défunt, puis reprirent cérémonieusement leur place. La terne Delphina pleurait, mais avec une réserve tout aristocratique : un soupir, une larme versée dans un élégant mouchoir. Demetrios, que personne n'aurait jamais eu l'idée d'appeler autrement que Demmy, aussi niais que d'habitude, fixait d'un regard vide et comme fasciné le visage figé et placide de son cousin qui reposait dans le cercueil. Gilbert Sloane tapotait la main potelée de sa femme. Alan Cheney, la figure rouge, les mains profondément enfouies dans les poches de son veston, attendait, le regard perdu, l'air renfrogné. Nacio Suiza, directeur de la Galerie d'art Khalkis, correct jusqu'au moindre détail de sa tenue de deuil, se tenait nonchalamment dans un coin. Woodruff, l'avoué du défunt, se mouchait bruyamment. Tout cela était bien naturel et inoffensif.

Puis, l'entrepreneur des pompes funèbres, un homme cérémonieux à l'air ennuyé nommé Sturgess, fit visser le couvercle du cercueil. Il ne restait plus qu'à former le dernier cortège. Alan, Demmy, Sloane et Suiza se rangèrent de part et d'autre de la bière, puis après l'habituel moment d'hésitation, hissèrent le cercueil sur leurs épaules, sous le regard scrutateur de Sturgess. Le révérend Elder murmura une prière et le cortège sortit de la maison.

Ainsi qu'Ellery Queen put s'en rendre compte par la suite, Joan Brett était une jeune personne très avisée. Si donc elle avait ressenti une « tension dans l'air », c'est qu'il y avait eu une tension dans l'air. Mais à quoi l'attribuer, ou à qui ? Au Dr Wardes, le barbu, qui, avec Mrs Vreeland, formait l'arrière-garde du cortège, à ceux qui tenaient les cordons du poêle, ou encore à ceux qui, avec Joan, se tenaient

immédiatement derrière eux ? À la maison elle-même, ou aux lamentations de Mrs Simms qui gisait dans son lit, ou à Weekes, le maître d'hôtel, qui se frottait sottement le menton dans la bibliothèque du défunt ?

Néanmoins, le cortège poursuivait sa route sans encombre. Il emprunta non la porte d'entrée de la 54^e Rue, mais la porte de service donnant sur la cour-jardin servant de petite voie privée aux résidents des 54^e et 55^e Rues qui l'encadrent. Il tourna à gauche, passa par la porte ouest de la cour et se trouva dans le cimetière.

Les passants et les badauds convergeant comme des mouches vers la 54^e Rue, en furent pour leurs frais et c'était précisément pour les éviter que le cortège avait emprunté la voie privée. Ils se cramponnèrent à la grille, lorgnant avec curiosité le cimetière à travers les barreaux de fer. Parmi eux se trouvaient des journalistes, des photographes et tous étaient étrangement silencieux.

Les acteurs de la tragédie ne prêtaient aucune attention à leur public. Ils rejoignirent enfin sur le gazon un autre petit groupe qui entourait une cavité rectangulaire et un tas de terre retournée. Il était composé des fossoyeurs, assistants de Sturgess et de Honeywell, le sacristain.

Le malaise, si nous devons nous fier aux déclarations de Joan Brett, persistait toujours.

Pourtant la cérémonie se déroula selon les rites : un fossoyeur se pencha vers le trou pour ouvrir une vieille porte de fer rouillée, scellée horizontalement dans le sol ; une bouffée d'air vicié s'en échappa, le cercueil plongea doucement dans la vieille crypte tapissée de briques pour venir se loger dans une des

nombreuses niches du caveau. La porte de fer claqua, la terre et le gazon furent remis en place...

Et d'une façon étrange, comme l'a affirmé Joan plus tard, le malaise se dissipa.

2

Il se dissipa jusqu'au moment où le groupe funèbre, passant de nouveau par la cour-jardin, eut regagné la maison.

Alors il se matérialisa, et eut pour prolongement une succession d'événements si lugubres que, plus tard, tout devint clair.

Ce fut Miles Woodruff, l'avoué du défunt, qui mit le feu aux poudres.

Le révérend Elder était revenu dans la maison Khalkis pour y dispenser ses consolations, traînant à sa suite le corps chétif et agité de tics nerveux du sacristain Honeywell, tandis que les autres s'étaient installés sur des fauteuils ou bien erraient nonchalamment dans la pièce.

Miles Woodruff, mal à l'aise lui aussi, entra dans la bibliothèque du défunt, sans aucun but précis, comme il l'avoua plus tard. Weekes, le maître d'hôtel, se redressa, confus. Il semblait avoir dormi. Woodruff le rassura d'un geste, et, toujours absorbé par ses pensées, traversa la pièce, se dirigeant vers le mur où le coffre-fort de Khalkis était encastré, entre deux bibliothèques. Il tourna la combinaison du cadran puis ouvrit d'un geste machinal la lourde petite porte

ronde du coffre. C'est du moins ce qu'il affirma par la suite. Toujours est-il que Woodruff découvrit, soit par hasard, soit intentionnellement, que *la chose* avait disparu et la cassette d'acier avec. Résonnant comme un signal d'avertissement, cette découverte raviva le malaise et mena aux sinistres événements qui suivirent.

La réaction de Woodruff ne se fit pas attendre. Faisant volte-face, il bondit sur Weekes, qui sans doute le crut devenu fou, hurlant d'une voix tonitruante :

— Vous avez touché au coffre ?

Weekes bafouilla une dénégation. Woodruff écu-mait.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Depuis que le cortège a quitté la maison pour le cimetière, monsieur.

— Quelqu'un est-il entré ici pendant que vous y étiez ?

— Pas une âme, monsieur.

Le vieux Weekes prenait peur. Les mèches de cheveux blancs, qui encadraient son crâne rose, frissonnèrent. Woodruff en profita pour terroriser le vieillard jusqu'aux larmes.

— Vous dormiez ! gronda-t-il. Vous dormiez quand je suis entré !

— J'ai à peine fermé l'œil, bredouilla Weekes d'une voix pâteuse. À peine fermé l'œil, monsieur. Je n'ai pas dormi un seul instant. Vous savez bien, monsieur, je vous ai vu tout de suite quand vous êtes entré.

— Bon... – Woodruff se radoucit – Mettons que ce soit vrai. Allez demander à Mr Sloane et Mr Cheney de venir ici immédiatement.

Quand les deux hommes arrivèrent, étonnés, Woodruff se tenait près du coffre-fort dans une pose avantageuse. Il leur fit signe d'approcher, du même geste qu'il avait quand il voulait confondre des témoins. Il remarqua immédiatement que Sloane paraissait gêné, mais ne sut dire pourquoi. Quant à Alan, il n'avait pas quitté son air renfrogné et lorsqu'il s'approcha de Woodruff, celui-ci sentit une forte odeur de whisky.

Woodruff les mit au courant en peu de mots. Puis désignant la porte ouverte du coffre d'un geste vengeur, il les dévisagea à tour de rôle d'un air soupçonneux. Sloane secoua sa tête léonine. C'était un homme encore jeune, d'une carrure puissante, vêtu avec élégance. Alan ne dit rien, se contentant de hausser ses maigres épaules avec indifférence.

— Très bien ! conclut Woodruff. Parfait ! Mais j'ai l'intention d'aller au fond de cette affaire, messieurs. Et sans traîner !

D'autorité, il convoqua toutes les personnes qui se trouvaient dans la maison. Quatre minutes après le retour du cimetière, il les avait tous sur la sellette, y compris l'entrepreneur des pompes funèbres Sturgess et ses assistants. Mais chacun d'eux nia avoir pris quoi que ce fût dans le coffre et même s'en être approché.

C'est à ce moment dramatique, voire quelque peu ridicule, que Joan Brett et Alan Cheney furent frappés de la même idée. Tous deux s'élançèrent vers la porte, se heurtèrent sur le seuil, se ruèrent à travers le hall vers la porte d'entrée. Woodruff rugit et fonça à leur poursuite, sans bien savoir de quoi il les soupçonnait.

Alan et Joan unirent leurs efforts pour tirer le verrou de la porte du vestibule, le traversèrent en courant et, ouvrant la porte d'entrée à toute volée,

s'immobilisèrent devant la foule qui stationnait dans la rue. Woodruff était toujours à leurs trousses.

— Avez-vous vu quelqu'un entrer dans la maison depuis une demi-heure ? cria Joan de sa voix grave et nette.

— Non, répondit un jeune journaliste robuste qui se tenait suspendu à la grille.

— Que se passe-t-il ? demanda un autre reporter. Pourquoi diable ne nous laissez-vous pas entrer ? On ne touchera à rien !

Il y eut quelques applaudissements épars dans la foule des badauds. Joan rougit, ce qui était naturel, et passa la main dans ses cheveux roux.

— Quelqu'un est-il sorti ? insista Alan.

— Non ! répondit en chœur le groupe des badauds.

Woodruff toussa, son assurance ébranlée. Irrité, il repoussa les deux jeunes gens à l'intérieur et, cette fois, verrouilla deux portes derrière lui.

Mais Woodruff n'était pas homme à se laisser intimider longtemps. Il se ressaisit aussitôt rentré dans la bibliothèque, où les autres l'attendaient. Il les harcela tour à tour de questions, s'étrangla de rage en apprenant que la plupart des habitants de la maison connaissaient la combinaison du coffre.

— C'est bon, fit-il. L'un de vous ment ; mais nous le découvrirons tôt ou tard. Oui, tôt ou tard, je vous en donne ma parole. — Il allait et venait comme un fauve en cage. — Je suis aussi malin que vous tous. C'est mon devoir, mon *devoir*, entendez-vous ?... — et chacun approuva de la tête, comme une rangée de marionnettes... — de fouiller toutes les personnes de la maison. Sur-le-champ. Tout de suite. — Tous cessèrent aussitôt de hocher la tête. — Oh ! je sais bien qu'il y a quelqu'un à qui l'idée ne plaît guère.

Croyez-vous qu'elle me plaise, à moi ? Mais je le ferai quand même ! Il a été volé juste sous mon nez. Sous *mon nez* !

À ce moment, malgré la gravité de la situation, Joan Brett éclata de rire ; le nez de Woodruff couvrait un espace assez étendu.

L'élégant Nacio Suiza esquissa un sourire :

— Voyons, Woodruff ! Ne trouvez-vous pas que tout cela fait un peu mélodramatique ? L'explication est probablement très simple. Vous prenez tout au tragique.

Woodruff détourna son regard de Joan pour en foudroyer Suiza.

— Ah ! vous croyez ! L'idée qu'on va fouiller votre personne semble ne pas vous plaire. *Pourquoi ?*

Suiza eut un petit gloussement.

— Suis-je inculpé, Woodruff ? Reprenez vos esprits, mon cher. Vous avez l'air d'un canard à qui on vient de couper la tête. Peut-être, continua-t-il acerbe, peut-être vous trompez-vous, en croyant avoir vu la cassette dans le coffre cinq minutes avant l'enterrement.

— Me tromper ? Vous allez voir si je me trompe quand il sera prouvé que l'un de vous est un voleur !

— En tout cas, déclara Suiza avec un méchant sourire, *moi*, je n'admets pas ces façons cavalières. Essayez – essayez seulement – de me fouiller, mon vieux.

Alors se produisit l'inévitable : Woodruff perdit complètement la tête. Furieux, déchaîné, écumant, il hurla, brandissant son poing devant le mince et froid visage de Suiza :

— Nom d'un chien, je vous montrerai !

Et il termina par ce qu'il aurait dû faire dès le début ; il empoigna l'un des deux téléphones qui se

trouvaient sur le bureau du défunt, composa fébrilement un numéro, bégaya quelques mots à un interlocuteur invisible et, raccrochant l'appareil d'un coup brutal, dit à Suiza, scandant méchamment les mots :

— Nous verrons bien si vous allez être fouillé ou non, mon bon ami. Par ordre du district attorney Sampson, personne ne doit sortir de la maison avant que le policier qu'il nous envoie soit arrivé !